



[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)

**André Durand présente**

**Elia Gwendoline Rees Williams  
dite**

**Jean RHYS**

**(La Dominique – Grande-Bretagne)**

**(1890-1979)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées.**

**Bonne lecture !**

Fille d'un médecin écossais et d'une Créole, elle est née le 24 août 1890 à la Dominique, une île des Antilles anglaises, où elle passa son enfance, dans les dernières grandes années du colonialisme britannique. Elle fut entourée et influencée par la langue, les coutumes et les croyances religieuses de la communauté noire des Caraïbes, au sein de laquelle elle vivait.

Elle vint à Londres à l'âge de seize ans. Comme elle était jolie, elle fut «chorus girl» dans un théâtre de second ordre. Elle détesta l'Angleterre qui lui parut un lieu hostile, laid, sale, dépourvu de toute chaleur, où elle connut les hôtels miteux et, surtout, elle eut froid.

Elle voyagea en Autriche.

Puis elle se rendit à Paris où elle mena une vie de bohème, ayant le verbe haut et consommant de l'alcool d'une façon peu raisonnable. Mais elle souffrit de l'inconfort d'être une femme entretenue petitement.

Elle se maria trois fois, d'abord avec un chansonnier franco-hollandais du nom de Jean Langlet puis avec deux autres hommes qui furent chacun incarcérés pour malversation.

Par manque d'argent, elle se mit à écrire, encouragée par le critique et éditeur américain Ford Madox Ford, directeur de la "Transatlantic review", dont elle a un temps été l'amante, qui parla de «son don terrifiant et sa terrible - presque sinistre ! - passion d'exposer le cas de ceux qui ont le dessous».

Il l'aida à publier :

---

**'Left bank'**

(1927)

*'Rive gauche'*

Recueil de nouvelles

Commentaire

Jean Rhys a écrit ces nouvelles à Paris

Elle y manifesta une attention sans compromis aux perpétuels affrontements humains.

---

**"Quartet"**

(1929)

*"Postures" puis "Quartet"*

Roman de 130 pages

À Paris, en 1925, l'Anglaise Marya Zelli, qui est seule, son mari polonais étant en prison, désespérée, déracinée, son statut social la condamnant à subir toutes les ambiguïtés de la part d'Heidler, le mécène, et de Stephen, le receleur, et à se déchirer les mains à l'envers des choses. Elle a été prise en main par un couple d'Anglais qui peu à peu la submergent de leurs problèmes passionnels. Elle essaie de faire quelque chose de valable de sa vie pour résister à l'irréalité de ce qui l'entoure : les rues de Montparnasse sous la pluie de l'hiver, les «pernods» bus dans les cafés remplis de fumée, les chambres d'hôtels borgnes au papier peint de fleurs mauves.

Commentaire

Dans cette histoire banale, qui est autobiographique, le Paris de l'autre après-guerre réapparaît par petites touches : les Camelots du roi arpentent le boulevard Saint-Michel et se pavanent en ganaches ; sur les affiches, le Bébé de Cadum adresse un sourire de gâteaux aux femmes qui passent, habillées d'un trotteur ; une faune de déracinés navigue entre le Dôme et le Select, déjeune dans les Prix fixes à 3 F 50, commente avec flegme le suicide de la veille, se met au courant des dernières combines.

Comment survivre? La ville est dure aux métèques qui subissent le mépris des hôteliers estimant qu'«on accueille trop d'étrangers chez nous». Dans les cafés vivent ceux qui n'ont pas d'amour. Jean Rhys conduit son héroïne saoule de cognac, dont le mari est en prison, l'amant désinvolte, et le logement incertain. Quand elle entre, le violoniste, qui est du genre ancien prix du Conservatoire de Mazamet, est en train de jouer "*Ris donc, Paillasse, ton amour est fini*". Tous les éléments sont réunis pour que la scène vire à la guimauve et se dilue dans la complainte, mais il suffit de deux courtes phrases et d'une réplique ironique pour conjurer le mélo, cerner le drame, et faire se souvenir le lecteur qu'une fois, dans sa vie, au moins, il a été ce Paillasse-là.

---

***"After leaving Mr Mackenzie"***

(1930)

*"Quai des Grands-Augustins"*

Roman

Quittant son dernier amant, une femme qui fut belle ne connaît plus que la malchance. Venue à Londres rendre visite à sa mère souffrante et à sa soeur méfiante, elle prend conscience de la tristesse de sa vie.

---

***"Voyage in the dark"***

(1934)

*"Voyage dans les ténèbres"*

---

***"Good morning, midnight"***

(1939)

*"Bonjour minuit"*

Roman de 150 pages

Sasha Jensen, une rescapée des années 1920, revient à Paris, en 1937, pour une quinzaine tranquille et saine après avoir été tout juste sauvée par un ami de son suicide par l'alcool dans une chambre meublée de Bloomsbury. Malgré cet acte décisif, de nouveaux vêtements et des cheveux teints en blond cendré, elle ne sent toujours pas tout à fait «*remise à neuf*». D'une rue. à l'autre, de bar en hôtel, elle part à la recherche de sa jeunesse, parfait désastre. Elle se rappelle vivement son passé à Paris : Enno, son mari incapable, le bébé mort-né, les multiples humiliations dans des tâches abjectes. Elle pleure toute seule dans les cafés. «*Ma vie qui paraît si simple, si monotone est en réalité une affaire compliquée de cafés où l'on m'aime bien et de cafés où l'on ne m'aime pas, de rues bienveillantes et de rues qui ne le sont pas, de chambres où je pourrais être heureuse et de chambres où je ne le serai jamais...*» Bien entendu, elle se trompe toujours. Parce qu'elle porte un manteau de fourrure prêté, un soir, un gigolo la prend pour une femme riche et s'attache à ses pas. Ces fausses amours distillent quelque peu l'essence de ce qui s'est déjà passé dans sa vie et iront au bout de la dérision.

Commentaire

Dans ce chef-d'œuvre du désenchantement et de la cruauté feutrée, la bohème d'entre les deux guerres à Paris qui mourait lentement avant l'orage et voyait ses souvenirs se défaire est ressuscitée d'une façon éblouissante. Le roman a échappé au terrible vieillissement des romans d'époque : ce que traque Jean Rhys se situe au-dessous des apparences et du décor dont la peinture par petites touches impitoyables (meublés, chambres d'hôtels de troisième ordre) dépasse l'anecdote, le

pittoresque, le réalisme immédiat pour composer finalement dans la mémoire le lieu sordide et éternel de toutes les misères d'une solitude. L'héroïne boit parce qu'elle a encore plus peur du passé que de l'automne de la vie, avec ses rides et son désert. Et ce roman est sans doute l'un des plus étonnants qu'on ait jamais écrit sur la femme de quarante ans ; de la première page à l'épouvantable dénouement, on lit un constat d'autodestruction dont la vérité est d'autant plus cruelle que Jean Rhys a effacé avec une belle maîtrise les traces du métier et les effets inutiles. Le ton (mélange unique de cruauté et de tendresse) renvoie au rayon des farces et attrapes littéraires un joli lot de gloires consacrées. Cela ressemble beaucoup à la célèbre nouvelle de Fitzgerald, "*Babylon revisited*", et l'on reconnaît d'autres traits fitzgeraldiens.

---

---

Jean Rhys était devenue célèbre avant la Deuxième Guerre mondiale avec ses romans où, à travers des héroïnes qui sont de jolies femmes sans travail ou sans fortune qui connaissent des hauts et des bas dans de grandes villes européennes, dépendent des hommes, de rencontres de hasard, pour pouvoir louer une chambre d'hôtel, s'offrir un «drink» ou une paire de gants, s'exprime avec délicatesse un féminisme individualiste et cosmopolite. Mais, peut-être affectée par l'échec relatif de "*Bonjour, minuit*", elle tomba dans l'oubli pendant vingt ans et fut brusquement redécouverte en 1966 :

---

---

***"Tigers are better looking"***

(1939, republié en 1968)

*"Les tigres sont plus beaux"*

Recueil de nouvelles

---

---

***"Till September Petronella"***

*"À septembre, Pétronella"*

Nouvelle de 27 pages

À Londres, en 1914, Pétronella, jeune choriste qui vit seule, est invitée à la campagne par un ami chez un couple d'intellectuels qui ne cessent de se disputer, lui reprochant aussi de ne pas être plus aimable avec lui. Elle quitte la maison, est prise dans sa voiture par un paysan avec qui elle passe l'après-midi avant de prendre le train. À Londres, elle rencontre un jeune homme avec lequel elle se promène à Hyde Park et qui lui donne un rendez-vous pour septembre. Manque de chance, il s'agit de septembre 1914.

---

---

***"The day they burned the books"***

Nouvelle de 7 pages

La narratrice, petite fille dans un coin des Caraïbes, est l'amie d'Eddie, le fils de M. Sawyer, un Anglais, et d'une Noire qu'il traite mal. Il achète des livres qu'il amasse dans une pièce dont les deux enfants, après sa mort, font leur domaine. Mais Mme Sawyer se venge en quelque sorte de son mari en se débarrassant des livres, dont certains doivent même être brûlés. Aussi les deux enfants s'emparent-ils chacun d'un livre : Eddie a pris "*Kim*", la narratrice a pris un livre français.

---

---

**“Let them call it jazz”**  
“Qu’ils appellent ça du jazz”

Nouvelle de 20 pages

Selina, la narratrice, une jeune Antillaise venue à Londres, a dû quitter son logement mais en trouve un autre grâce à un homme rencontré par hasard. Mais ses voisins lui reprochent de chanter, de boire. Elle est condamnée à une amende que son protecteur promet de payer sans le faire. Puis, ayant cassé une vitre de ses voisins, elle est mise en prison, à Holloway, où elle entend la “*chanson de Holloway*”. À sa sortie, elle la siffle, quelqu’un l’entend, en fait une version jazzée et partage avec elle l’argent ainsi gagné.

Commentaire

Par des retours en arrière (sur l’argent volé à Notting Hill, sur les parents et l’enfance), on découvre que la narratrice est une mulâtresse («*mon père est un blanc, ma mère est une femme de couleur mais claire, ma grand-mère est très foncée, Clarice très peu colorée*»), on situe son origine dans les Antilles (le goût du rhum [*le rhum est pas bon ici*]), sa mère a trouvé une occasion pour aller au Vénézuéla, la chanson de la grand-mère était chantée pour le creusement du canal de Panama et c’était l’histoire, dans le patois de la Martinique, «*d’un homme que sa doudou a plaqué quand elle a trouvé un richard*».

La narratrice est victime de discrimination raciale («*il me regarde comme si j’étais une bête sauvage qu’on aurait lâchée*», «*Ces gens-là sont de terribles menteurs*»). Mais le racisme n’est pas généralisé (la vieille dame d’en haut) et Selina a aussi ses torts (l’ivresse et la provocation, la pierre dans la fenêtre). La protestation pourrait aussi être celle d’une Blanche, pauvre, soupçonnée de mener une «*mauvaise vie*», etc.. Ce sont les petits-bourgeois, la police, la justice, la prison qui sont dénoncés.

Le personnage évolue très nettement, s’endurcit, prend de l’aplomb. Il y a aussi à examiner les rapports qu’elle a avec cet homme, le propriétaire : «*Il m’embrasse comme on embrasse un bébé*», mais «*les autres garces étaient au moins des Blanches*».

En ce qui concerne la langue, le point de vue fait que même la narration est dans un niveau de langue familier avec absence des «*ne*», usage de l’argot, constructions incorrectes. Mais il y a aussi des moments d’une certaine poésie.

---

**“Tigers are better looking”**  
“Les tigres sont plus beaux”

Nouvelle de 12 pages

M. Severn qui a reçu une lettre de son ami qui quitte Londres où il se voyait entouré de gens malveillants comme des tigres, alors que *les tigres sont plus beaux à voir*, essaie d’écrire un article puis se retrouve le soir, avec deux amies, dans un café où il est mécontent de l’orchestre et s’attire l’animosité du garçon. Finalement, lui et une des femmes sont expulsés, frappés, conduits par la police en prison puis devant un juge qui impose une amende avant qu’il retrouve son appartement.

---

**“Outside the machine”**

Nouvelle de 21 pages

Dans une clinique anglaise en France, Inez Best est une nouvelle patiente qui converse avec sa voisine de lit, Mme Tavernier, mais sent l’hostilité des autres, des dames bien, des infirmières, en qui elle voit des représentantes de la machine sociale à laquelle elle échappe ici quelque peu. Elle subit

une opération puis se rétablit. Elle est aux toilettes quand une autre patiente tente de s'y suicider. On lui donne son congé, mais elle voudrait rester. Mme Tavernier, qui a compris son désarroi, lui donne de l'argent.

---

***“The lotus”***

Nouvelle de 11 pages

Dans un quartier pauvre de Londres, Christine est mécontente que Ronnie ait invité Mme Lotus qui loge au sous-sol et vient rapporter un livre. À l'invitation de Ronnie, elle parle de la poésie et du roman qu'elle est en train d'écrire. Il lui sert du whisky et Christine se montre vraiment désagréable. Mme Lotus va chercher du porto qu'elle aurait chez elle, mais revient sans l'avoir trouvé. Il la raccompagne en bas et, soudain, la police arrive : Mme Lotus s'est suicidée, mais les Miles prétendent ne pas la connaître.

---

***“A solid house”***

Nouvelle de 17 pages

À Londres, pendant un raid aérien de la Seconde Guerre mondiale, dans la cave d'une maison se trouvent la vieille Miss Spearman et sa locataire, Teresa, qui, plus tard, dans l'appartement, se rappelle ses rapports avec un autre locataire, le capitaine Roper. Miss Spearman lui vend une robe qui ne lui plaît pas du tout et lui parle de ses problèmes, tandis que Teresa se souvient de son accueil dans cette «*maison solide*», de sa visite. Enfin, elle veut la faire participer à une séance de médium, mais Teresa refuse.

---

***“The sound of the river”***

Nouvelle de 6 pages

Une femme dit à son mari qu'elle a peur quand il ne peut avaler, et ce n'est qu'une de ses nombreuses peurs ; elle se plaint de la solitude de cet endroit, du mauvais temps qui y règne, de la rivière silencieuse. Au lit, il essaie de la rassurer mais il s'endort, laissant tomber sa cigarette allumée. Au matin, il fait beau et elle se sent pleine d'énergie, mais lui est inanimé. Le médecin l'interroge : quand elle s'est rendu compte de la mort, elle a goûté le soleil et a écouté le bruit de la rivière.

---

***“Illusion”***

Nouvelle de 6 pages

La narratrice évoque Miss Bruce, une peintre anglaise établie à Paris et s'habillant d'une façon très stricte, mais chez qui elle découvre, alors qu'elle a été appelée parce qu'elle était souffrante, toute une garde-robe extravagante et des produits de beauté. Elle comprend que Miss Bruce cédait à chaque achat à «*cette faim perpétuelle d'être belle et à cette soif d'être aimée qui sont la vraie malédiction d'Ève*», qu'elle était victime d'une illusion.

---

***"From a French prison"***

Nouvelle de 4 pages

Dans une prison, des gens font la queue pour visiter les prisonniers, dont un vieil homme qui ne comprend pas le français et qui est accompagné d'un petit garçon. Ils sont rudoyés par le gardien qui est fier de son autorité.

---

***"Mannequin"***

Nouvelle

---

***"Tea with an artist"***

Nouvelle

---

***"Mixing cocktails"***

Nouvelle

---

***"Again the Antilles"***

Nouvelle

---

***"Hunger"***

Nouvelle

---

***"La grosse Fifi"***

Nouvelle de 23 pages

Roseau, la narratrice, une pauvre fille paumée qui parle anglais et a des amis anglais qu'elle méprise quelque peu pour leur snobisme, vit dans un hôtel douteux de la Côte-d'Azur où se fait remarquer une dame française appelée Fifi, qui est laide et obèse mais entretient un beau gigolo qui la rend malheureuse. Fifi reste dans ce lieu alors qu'elle pourrait céder aux sollicitations de ses amis parce qu'elle est littéralement fascinée par ce personnage. Une semaine plus tard, le gigolo s'est éclipsé, et Roseau vient consoler sa voisine dont les heurs et malheurs ne pourront avoir de fin que dans la plus lamentable des solitudes ou la plus vulgaire des affaires de mœurs. Fifi annonce bientôt qu'elle va le rejoindre, mais on apprend qu'il l'a tuée parce qu'elle voulait l'empêcher de se marier.

Commentaire

Tout est lié, tout est tissé, point à point avec une diabolique rigueur pour enfermer Fifi dans son drame.

---

## **“Vienna”**

### Nouvelle

---

#### Commentaire sur le recueil

Plusieurs des nouvelles montrent l'affrontement des manières antillaises et du style de vie anglais : les Anglais sont aussi respectables et dangereux que des tigres, mais les tigres sont plus beaux. Le personnage est toujours une jeune fille dont on se demande partout : «*Qu'est-ce qu'elle fout ici?*» Dans la rue, dans les cafés, on l'insulte sans raison. On lui prête dix francs et on se reconnaît le droit de la mépriser.

Tout cela est vu d'un oeil aigu. Chaque être humain, autrement dit chaque ennemi, est percé à jour, épinglé en deux mots, ce qui fait un style d'une précision parfaite. Du début à la fin de cette lecture l'admiration ne cesse de croître pour l'art de Jean Rhys, un art discret et sûr.

Ce recueil de nouvelles qui sont toutes admirables a été publié d'abord en 1939. Il a fallu quarante ans pour le redécouvrir.

---

Jean Rhys, grande romancière des années folles, autrice de cinq livres, était complètement oubliée quand l'Angleterre vit ressurgir cette vieille dame de quatre-vingts ans, au passé mystérieux et au regard sereinement triste, vivant isolée et pauvre dans un bungalow perdu au milieu de la lande du Devonshire, un trou de Cornouailles où, la nuit, elle devait entendre hurler le chien des Baskerville. On ne la découvrit pas, car, à vrai dire, on ne l'avait jamais lue. Mais, quarante-cinq ans après la publication de “*Quatuor*”, son premier roman, l'Angleterre dut s'en rendre compte : cette vieille dame est une des plus grandes romancières de l'époque et elle l'accueille à la “Royal Society of Literature”.

---

## **“Wide Sargasso sea”**

(1966)

“*La prisonnière des Sargasses*”

Roman de 150 pages

Vers 1840, à la Jamaïque où les esclaves viennent d'être affranchis, le domaine de Coulibri est, comme bien d'autres, laissé à l'abandon parce que les Noirs ne veulent plus travailler et expriment de plus en plus ouvertement leur mépris pour «*les cancrelats blancs*». Les Cosway glissent donc dans la déchéance et la jeune héritière, Antoinette, qui est alors la narratrice, petite fille très sensible, vit dans un enfer de misère et de mépris et dans le luxuriant paysage jamaïcain qui à la fois la séduit et la révolte par ses larges ombres maléfiques qui viennent brusquement obscurcir l'éclat des choses. Elle souffre surtout de l'indifférence de sa mère, mais trouve un réconfort auprès de sa servante, la mystérieuse Christophine, une Martiniquaise qui serait «*obi*», c'est-à-dire initiée au vaudou. Lorsque la haine des Noirs les conduit à incendier Coulibri, la mère sombre dans la folie et la jeune fille, blessée, est placée dans un couvent.

La deuxième partie du roman nous conte, par le jeune mari d'Antoinette, Rochester, qui est venu d'Angleterre pour la dot, comment, dès la lune de miel passée dans le domaine de Granbois, la rupture était inéluctable en dépit de la frénésie sensuelle qui unit la nuit les époux. Le Britannique collet monté se hérise devant la nonchalance créole et devant l'irrévérence des indigènes. Des cancans malveillants l'amènent à s'inquiéter du passé des Cosway et surtout de celui d'Antoinette. Elle le perd définitivement lorsqu'elle essaie de recourir à une sorte d'envoûtement vaudou pour se l'attacher. Le rhum aidant, elle connaît des accès de folie furieuse.

Dans la très courte troisième partie, nous suivons ce qui se passe dans son esprit dérangé. Antoinette est séquestrée à Thornfield Hall, un sinistre château de la brumeuse Angleterre. Son magnifique

visage se vide alors et semble «*perdu de haine*». Pour retrouver la chaleur des Antilles et pour ne pas échapper au destin qui fut déjà celui de sa mère, elle met le feu au château dans un holocauste suicidaire de flammes bondissantes.

### Commentaire

Alors que ses autres textes ne reflétaient aucunement une enfance antillaise, Jean Rhys a, pour ce roman exotique presque inquiétant dans sa vivacité intense, puisé dans la profusion décorative des îles, dans les accessoires d'un dépaysement qui peut paraître suspect, dans le destin souvent tragique des belles créoles des Antilles, tantôt alanguies par le climat et tantôt embrasées par la passion, tantôt corsetées par les bonnes manières européennes et tantôt soumises aux sortilèges indigènes.

Mais ce livre est un des romans anglais les plus étonnants écrits depuis Virginia Woolf et a été hautement loué par la critique, car tout cela est écrit avec une violence contenue, avec un art extraordinaire de la magnificence du mal, de la solitude extrême, invaincue, qui est comme le flot de la vie. Dans la très courte troisième partie, l'action se resserre comme une inexorable tragédie grecque.

Les notations coupantes qui traversent les dialogues reflètent les rapports de haine développés, enracinés entre les gens de couleur et «*les cancrelats blancs*», les créoles, produit d'une communauté expatriée, décadente, victime de la consanguinité. La haine est compliquée encore par le fait qu'on soit d'une île ou d'une autre, d'une famille riche ou d'une famille pauvre ; qu'on soit bâtard ou pas. Cependant, au-delà de l'évocation du double isolement des créoles, à l'aise ni avec les gens du pays ni avec les gens de la métropole, ce qui intéresse Jean Rhys, c'est la cruauté des rapports humains qu'elle avait déjà si précisément définis dans "*Tigers are better looking*", oeuvre dont le titre seul est suffisamment significatif. À travers le sort de cette héritière désaxée, c'est celui de toute une société dégénérée et décadente qu'elle peignit.

Enfin, elle dénonça cette aliénation dont est victime la femme à qui on n'a pas permis que rien ne la distraie de l'amour. Le titre donné par la traductrice française est bien choisi car Antoinette meurt noyée dans les sombres eaux de Grace Poole sans avoir pu se dépêtrer de ces algues qui la retiennent à son passé, de ces sargasses qui flottent au large des Antilles.

La violence contenue avec laquelle il est écrit fait de ce roman d'une femme tout autre chose qu'un roman féminin !

Si cette histoire est celle de la première épouse de Rochester, la femme folle dans "*Jane Eyre*" de Charlotte Brontë, la parenté est seulement thématique car l'écriture de Jean Rhys, au contraire très neuve, intuitive et savante, était en avance de vingt ans, annonçait un art du roman qui changeait.

Le roman reçut le "Royal Society of Literature Award" et le "W.-H. Smith Award". Il obtint un succès international.

---

Jean Rhys décéda le 14 mai 1979.

Sa vie avait été une suite d'échecs, en particulier sentimentaux. Elle connut la pauvreté, la solitude, l'alcool. Perpétuellement aux prises avec ses démons, le sentiment de vide existentiel ne l'a jamais quittée. Elle ne s'est jamais vue autrement que comme une proie devant plus fort que soi.

Son oeuvre, où l'art le plus savant se cache derrière l'apparente simplicité, est autobiographique. Elle disait : «*Je suis incapable d'inventer, je n'ai pas d'imagination. Je ne sais même pas ce qu'est un personnage.*» Elle écrivit donc une longue confession marquée par une ironie meurtrière, sans compromis, toute entière rassemblée autour d'un sentiment de vide et de solitude. Excellant dans la peinture de destins féminins ratés, elle créa des personnages souvent attachants qui sont, presque tous, à des degrés divers, ses sosies, sont des victimes passives, qui connaissent des détresses de tous ordres, matérielles et morales, qui sont convaincues de l'inutilité de la révolte, abîmées par la vie, bafouées, aux prises avec la solitude, jetées en pâture au destin, c'est-à-dire à ce monde où nous vivons et qui lamine les faibles jusqu'à la moelle, les jette à son tour en pâture aux plus forts pour leur

distraction, ou pour l'appétit des dieux : ordre, argent, morale. Ces femmes sont comme attachées au décor où elles se meuvent, et le premier effet de l'art rapide et précis de Jean Rhys est de nous convaincre qu'il ne saurait en être autrement : il y a dans ses livres comme une fatalité du lieu, c'est-à-dire du milieu, dont personne ne se dépêtre, si inconfortable et repoussant qu'il puisse être. Ses nouvelles et ses romans ont presque toujours pour héroïnes des femmes qui font un effort désespéré pour être comme tout le monde, mais à qui le monde ne leur en sait aucun gré, d'abord parce qu'elles n'y arrivent pas, ensuite parce qu'elles sont de ces faibles que tous les lâches se plaisent à écraser. Ce sont des femmes vaincues par la vie, bafouées par les hommes, se consolant avec un «pernod» ou une bouteille de rouge, et terrorisées jusqu'à la folie par les humains, qu'elles considèrent tous comme des fauves cruels. Ce sont des folles, des pochardes, des déchues solitaires, don't le goût qu'elles ont de la catastrophe fait que, dans leurs larmes, elles se disent que ça finit par être drôle. Car, loin d'être des geignardes, des résignées, elles affrontent leurs malheurs avec une lucidité et un humour n'épargnant rien ni personne. Il n'y a de la complaisance nulle part. Il n'y a que de la constatation, sans cesse répétée, que le monde est froid, que la connaissance aiguë de la solitude et de la misère, que vivre n'apporte que détresse.

Quand le récit est à la première personne, comme dans la plupart de ses textes, il acquiert une dimension supplémentaire à cause du dédoublement du miroir, la narratrice se regardant en même temps qu'elle regarde les autres la regarder. Et nous voyons alors vraiment tout se défaire sur la page, le récit n'existant plus en tant que tel. Nous sommes prisonniers à notre tour de ce lieu maudit où les solitudes se cherchent un refuge : cafés déserts dans une lumière trouble, hôtels atroces, et celui si flou qui est l'alcool même, sa chaleur illusoire, sa sécurité démente.

Toute la force de Jean Rhys réside dans une écriture précise et minimaliste, un maniement parfait du dialogue, un sens des silences et des sous-entendus qui sont chez elle d'une importance capitale, un art discret, une grande économie de moyens car elle se garde de toute rhétorique et use de raccourcis fulgurants. En quoi, elle est très moderne.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)